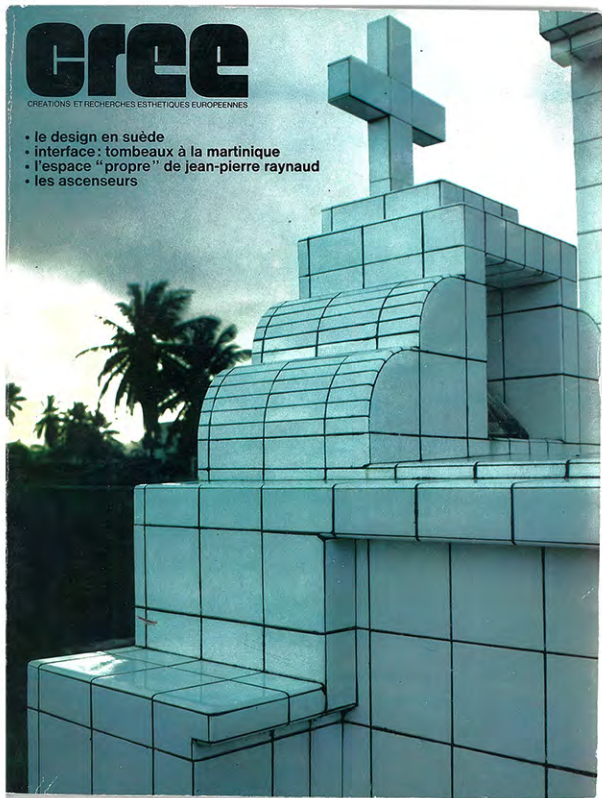


cree

CREATIONS ET RECHERCHES ESTHETIQUES EUROPEENNES

- le design en suède
- interface : tombeaux à la martinique
- l'espace "propre" de jean-pierre raynaud
- les ascenseurs





INTERFACE : TOMBEAUX A LA MARTINIQUE

La céramique est liée à l'inaltérable, à l'indégradable, à l'intachable, à l'inattaquable au vitrifié, au chimiquement neutre, au "pur", à "l'éternel". Tout à la fois matériau de revêtement et structure, la céramique se lit autant par ses joints qui trament, découpent et neutralisent tout ce qu'elle recouvre que par le poli et l'unité de sa surface. Matériau inaltérable, économique et mécanique, la céramique peut signifier son contraire : elle peut représenter le souvenir opposé à la mort. Sans doute faut-il voir là des raisons de son utilisation sur les tombeaux de la Martinique.

Le jeu du damier noir et blanc, couleurs des rites funéraires, tel que "le grand vidé en noir et blanc" du mercredi des Cendres à

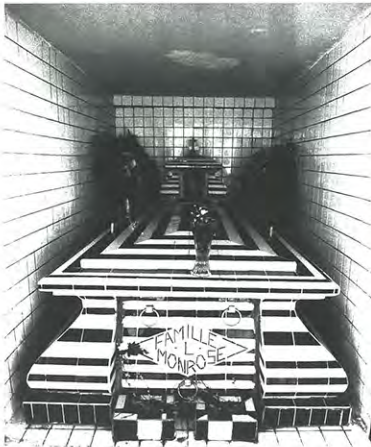
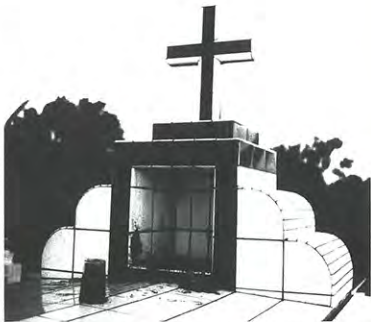


Fort-de-France, en accentue les effets répétitifs. Protection contre les éléments extérieurs, la céramique le reste même comme revêtement intérieur dans la maison de Jean-Pierre Raynaud.

Structured'isolements symbolique hors de toute échelle de grandeur, telle semble avoir été une des motivations de cette application, rejoignant par là, mais en creux, ces tombeaux martiniquais qui pourraient être de gigantesques monuments.



Faut-il faire des rapprochements entre ces tombeaux martiniquais du début du siècle, la maison de Jean-Pierre Raynaud et certaines réalisations de tenants de la "surface neutre"? L'histoire est un éternel recommencement dit-on. Peut-être, mais en tout cas elle véhicule des symboles parfois très liés au matériel, voire au matériel. En tout cas, pour le cimetière comme pour Raynaud, la symbolique semble bien être celle du champ clos pour l'éternité. Mais sa maison, Raynaud... il peut... très vite la démolir.





L'ESPACE "PROPRE" DE JEAN-PIERRE RAYNAUD

De l'éternel au provisoire : la céramique dans l'habitat.
Un entretien entre Jean-Pierre Raynaud et Henri Bonnemazou.

Cette maison avec des carreaux de faïence, c'est un vieux projet ou, au contraire, une création quasi spontanée ?

Il n'était pas question, au départ, de mettre des carreaux de faïence. Dans le fond, c'est comme si j'avais acheté un pavillon de banlieue et que je l'avais carrelé. J'ai surtout dit aux architectes qui sont venus ici : « Ne prenez pas ma maison comme une volonté de puissance architecturale. Car ce n'est pas une. C'est simplement un particulier pour lequel c'est un moyen d'interprétation, parce que l'environnement est pour moi très important. Mais ce n'est surtout pas une volonté architecturale. Cela ne peut me convenir que dans la mesure où je l'ai fait. » Le fait de l'avoir transformée après sa construction voudrait dire que j'aurais pu faire la même chose n'importe où. Car ce n'était pas un espace privilégié du tout. J'aurais eu une seule pièce, je la carrelais et c'était terminé. Car si la maison s'écroule, je mets des feuilles de bananes et puis ça recommence. Je m'amuserais aussi bien. Car j'ai envie de m'amuser, c'est ça le problème. Il faut qu'il se passe quelque chose, c'est une forme d'appétit. J'avoue que si je n'avais pas pu j'aurais fait des briques et je les aurais mises les unes sur les autres. C'est vrai, parce que l'argent, je m'en rends vraiment compte, m'a aucune importance. Il sert si on l'a.

Si demain la maison s'écroule, si la foudre tombe dessus, si elle brûle, ou je ne sais quoi, je pense que les gens vont se dire :

il va être effrayé. Pas du tout. Souriant. J'attends presque ça. Parce que ça m'a intéressé de la faire. Maintenant je m'en fiche. Par contre, je ne supporterais pas l'idée qu'on me la

prene, parce que là c'est du viol ; mais si la maison s'écroule, s'il y a le feu, s'il y a une chose extérieure qui arrive, une chose naturelle, ça n'a pas d'importance. Si c'est mon compte et, à ce moment-là, je la défends. En fait, je n'y suis pas attaché. J'ai eu ma joie, je l'ai eue et c'est dans ma tête. Et j'ai des photos, ça me suffit. De plus, ce n'est pas une maison pour vivre. Ce n'est pas un habitat pour vivre. Maintenant je peux aller à l'hôtel, je l'ai eue ma maison.

Cette maison, c'est un petit peu ma « superstructure ». Elle est faite. Je me suis bien amusé.

C'est pour faire, c'est la maison pour avoir été faite.

Oui, j'ai passé quatre ans, fatigué, anxieux, mais très heureux. C'est peut-être les quatre ans les plus heureux de ma vie. C'est à partir du moment, dans le fond, où j'ai divorcé que la maison s'est transformée, que j'ai bouché les fenêtres. J'aurais pu les ouvrir à ce moment-là. Je les ai fermées. Car, à ce moment-là, j'ai voulu refermer le cercle et pouvoir faire ce que je voulais. Car avant, quand j'étais marié, je ne me sentais pas la disponibilité de le faire. Automatiquement, il y avait des contraintes. Il fallait des coussins, il fallait des fauteuils, il fallait presque une table roulante pour apporter l'apéritif. Il fallait penser à quelqu'un d'autre. Mais à partir du moment où l'on peut se faire plaisir tout seul, alors là, évidemment, on

peut y aller : si on a envie de fermer, si on a envie d'ouvrir, si on a envie de trouver le plafond. Sauf, bien sûr, que tout ceci est interdit ! Quand j'ai construit la maison, je l'ai fait dans la légalité totale. Je suis passé par un bureau d'architecte, parce que c'était une structure normale. Je venais de me marier, donc j'étais susceptible d'avoir un enfant et j'avais fait une chambre pour l'enfant, au fond. J'avais joué mon jeu jusqu'au bout ; dans le fond j'avais une chance sur deux de faire comme ça. Au fond j'aurais peut-être bien tourné, je ne sais pas. Bon, la vie en a fait autrement. Alors j'ai fait cette chose. Il y avait des grandes baies, il y avait une terrasse là, une autre là-bas, c'était chic et de bon goût, c'était très gai. Je crois que c'était très bien. Et puis, comme j'ai cru que je n'arriverais pas à cohabiter avec quelqu'un et que ça me posait vraiment des problèmes parce que c'est une question de nature (car la maison était relativement rationnelle) et que j'ai divorcé, à ce moment-là, j'en ai profité pour faire un grand coup de balai dans la boutique et je me suis dit : « Maintenant, je change tout... »

Comment s'est passée la construction ?

J'ai donc construit avec un bureau d'architecte et un entrepreneur une maison... normale, avec des baies vitrées, une maison normalement moderne qui n'avait vraiment aucune ambition architecturale. C'était la petite maison classique. Et puis quand la chose a été montée, les services du ministère de l'Équipement sont venus voir et ils ont constaté que c'était bien conforme, j'ai pu modifier la structure. J'ai retiré quelques structures pour pouvoir respirer, car, évidemment, ils demandent des choses quand même assez abrutissantes. À l'époque, j'avais besoin d'un crédit foncier. Il fallait que cela ressemble à une maison. Car dans le fond je ne pouvais pas être libre à ce moment-là. Mon statut ne me permettait pas de faire cette maison. Peût à petit après j'ai commencé à transformer. Maintenant, avec le ministère des Affaires Culturelles, cela peut s'arranger. Je crois qu'ils peuvent le comprendre parce que je peux leur expliquer. Ma position maintenant en tant qu'artiste peut se défendre. Comme tous les biclotaux qui transforment leur garage, je ne savais pas exactement où j'allais. Si j'avais dit : « Je vais construire un blockhaus », la commission des sites ne l'aurait pas accepté et l'idée du blockhaus aurait été une agression. Et dans le fond ce n'est pas un blockhaus. C'est une idée dans la tête. C'est très dur. Il faut avoir de la ténacité ou une certaine inconscience pour monter et démolir, pour arriver à faire quelque chose dans la mesure où l'on a des voisins qui ont vu grandir ce monstre qui n'en finissait plus. Quatre ans de coups de marteau. Cela aurait pu durer vingt-cinq ans. Il n'y avait plus de raison pour que ça s'arrête. La



maison était construite au bout d'un an. Quand ensuite, on pioche pendant trois ans, on se dit : soit c'est un manique de la pioche ou du marteau, soit c'est son moyen d'expression. Et dès que je sors de la maison, dans la rue, j'entends parfois : « Tiens, voilà le fou. » Parce que je leur fais le grand cinéma pendant des années. Une fois la maison est toute blanche, maintenant kaki, enfin tout le temps, et maintenant quand ils voient les filets de camouflage de Peter Valentiner, ils doivent se dire : « Tiens, ça c'est pour l'été. »

Pourquoi cette recherche constante d'axes et de mise dans un axe de tous les volumes ?

Parce que... ben, je ne sais pas. Parce que c'est comme ça. Ça me paraît important, très important. Parce que j'ai l'impression de me perdre si je ne sais pas sur quelque chose de symétrique, j'ai l'impression de me casser la figure. Et si je réalisais une maison, alors, elle

C'est comme un enfant qui rêve et qui fait sa cabane au fond du jardin. Et je crois qu'il est important que les gens le sachent parce que, autrement, je peux passer pour un peu fou !

serait comme ça. Je ne sais pas, il y aurait dix pièces ou vingt-cinq, et puis il y aurait un grand couloir, et ça se passerait comme ça. Et si j'avais vu, comme le terrain à 54 m de long, j'aurais fait une maison de 54 m de long sur 5 m de large, une histoire comme ça. Il ne faut pas que je refasse une autre maison, parce que je crois que maintenant je suis sûr pour ce genre de disposition. Il y a aussi une chose qui m'intéresse, c'est de déterminer un espace « flou ». Qui est un espace... classique... en fait est logique, j'imagine que c'est un espace formidable.

Un endroit qui ne serait pas un placard, mais un endroit disponible, qu'il soit carré ou pas carré, où l'on peut venir pour réfléchir ou je ne sais pas quoi, qui a une ventilation... cela me paraît très important. Un endroit où l'on peut se taper la tête contre les murs si l'on veut, rigoler ou faire autre chose, enfin, je veux dire, un endroit dans le fond où l'on peut faire ce que l'on veut sans avoir peur d'être vu, ou même d'entrer, enfin je ne sais pas, mais un endroit qui aurait un certain confort, ou un siège, suivant le tempérament de la personne. Et je dois dire que cela m'intéresse parce que, à la limite, on peut faire vraiment une maison qui fait 4m x 4m. Une toute petite maison avec une petite pièce, avec en plus une pièce pour pouvoir dormir ou s'allonger, mais là c'est un autre problème. C'est une chose qui m'intéresserait beaucoup. Ce n'est pas une attitude musochiste. Ne pas automatiquement

compter avec des dos, voilà, voilà un problème. Enfin, il faut trouver la dimension qui correspond le mieux à sa personnalité. Pour certains, cela peut être plus grand, d'autres plus petit. L'espace n'est, de toute façon, pas une question de dimension. Et puis cela dépend de la fonction que l'on demande aux espaces. Cet espace est un espace qui ne servirait à rien, dans le parti de ce moment-là on peut en faire quelque chose, mais il ne faut pas commencer à y ranger les godasses ! Il faut que ce soit vraiment un espace libre. Il peut faire 1,50 m... il faut que ce soit ni un placard, ni une salle de jeux, où on retire la table pour venir bricoler... Il faut que ce soit un endroit de... je dis ça parce qu'il y a quelques années, quand j'avais besoin de m'isoler, j'allais dans les chottes, n'importe lesquelles. Et je faisais abstraction du lieu et là je me sentais tranquillisé. Simplement peut-être parce que le volume était plus petit. Évidemment l'environnement n'était pas très sympathique, mais je peux imaginer que si l'environnement avait été vide... et qu'on puisse en faire ce que l'on veut... Et quand je dis ce que l'on veut, ce n'est pas d'en faire n'importe quoi. Je parle d'un espace vide. Parce que si c'est pour en faire son petit cinéma alors autant avoir une grande pièce et faire du patin à roulettes. Mais pas une pièce de méditation non plus. Que ce soit un petit lieu de repos. Un espace qui ferait 2m x 2m, c'est trop petit pour faire une chambre. Il ne faut pas que ce soit une cellule... Et puis, surtout, je crois que l'on doit trouver la fonction que l'on a envie d'y mettre, ça peut être différent pour chacun. Cette chose serait ce que je demande à la maison. Car si j'avais une petite pièce carrée de cette dimension-là, ce serait exactement pareil que si j'avais la maison. Sauf que dans la maison je

Dans le fond, je me suis retiré ici. Mais ce n'est pas une fuite. Ce qui m'intéresse, c'est ce que je vais découvrir dans cet espace clos.

marche les mains derrière le dos, comme ça, je ne vois plus. Mais si j'avais un espace petit je serais aussi heureux. C'est pourquoi je dis que si la maison s'écroute je refais un truc de 2 m x 2 m. Si j'avais des enfants qui courraient dans un espace, je mettais une grille, et il y aurait un espace où jamais ils ne pourraient aller. Et ils grandiraient derrière la grille. Et je les verrais grandir derrière la grille. Bon j'irais les voir aussi. Mais je veux dire qu'il y aurait un endroit protégé, et ça je me protègerais absolument. J'irais bien sûr regarder la télévision avec eux. Mais il y a un endroit où ils taperaient la tête contre les murs. Je mettrais quelque chose pour qu'ils puissent voir à travers, pour qu'il n'y ait pas

de mystère, d'impénétrable, quelque chose dont ils se sentiraient exclus. Ce pourrait être une porte de verre.

L'équivalent du salon ou du bureau du père ?

Non. Le salon, c'est l'endroit de tout le monde. Le bureau a une fonction très précise parce qu'on dit : le père travaille, tandis que là le père pourrait très bien ne rien faire, se relaxer et n'aurait pas deux enfants qui lui sautent sur les épaules, et qui lui tirent les cheveux et tout ça. Dans le fond, les gosses pourraient voir leur père en train de s'ennuyer de l'autre côté de la vitre. Et ça, c'est normal. Tandis que si le père va dans son bureau, il est obligé de dire : « Je suis en train de travailler, a mère, c'est ni le fait ni, tandis que là il peut dire : « Vous êtes chez vous, fichez-moi la paix. » Si l'enfant travaille, s'il veut s'isoler, il le peut. Toutes ces réactions viennent de la maison. C'est ça qui me fait dire que cette expérience est pour moi très importante, parce que, quand on vit tout le temps dans un truc comme ça, on est obligé de se poser des questions. Et moi, je prends mes repas à l'extérieur, donc je communique vraiment, parce que j'ai une vie comme tout le monde, enfin je vois des gens. Autrement, si je passais toute ma

Cet espace blanc, c'est la nécessité d'être seul, de récupérer pour savoir un peu ce que l'on est.

journée ici, et si je décidais de passer une semaine sans sortir je suis sûr qu'il se passerait quelque chose. C'est sûr. Parce que c'est quand même une liberté. Je ne suis pas dans une cellule. Donc, il y aurait un conditionnement mais sans être une pression. En plus, je l'ai acceptée cette chose-là. Dans le fond, je me suis retiré ici. Mais ce n'est pas une fuite. Ce qui m'intéresse, c'est ce que je vais découvrir dans cet espace clos.

Et ce petit espace, je me rends bien compte qu'on a beaucoup de mal à le protéger, parce que les sollicitations extérieures, enfin, parce que simplement le mélange n'est pas facile et que la difficulté est de mélanger les vifs, que ce soit dans un couple ou dans nos rapports avec les autres. Et l'idée de la petite structure de 1,50 m ou 2 m, c'est un petit truc cette petite idée du petit espace blanc. C'est là où l'on peut se retrouver vraiment, tout nu, dans le sens mental du terme. A la limite, c'est le moment où l'on est réellement seul avec soi-même. Et là on redécouvre tout soi. On se retrouve tout soi, fragile, un peu comme quelqu'un qui va mourir, enfin sans vouloir faire du cinéma. Et là on est juste, on est ce que l'on est et tout ça. Cet espace blanc, c'est la nécessité d'être seul, de récupérer pour savoir un peu ce que l'on est. Si l'on veut se le demander, sans se poser de questions philosophiques. ■

